

# Faire payer les pauvres

## *Bhopal*

Alexandre Lazaridès

Number 103 (2), 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26359ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lazaridès, A. (2002). Review of [Faire payer les pauvres : *Bhopal*]. *Jeu*, (103), 11–13.

# Faire payer les pauvres

La ville de Bhopal avait acquis, dans la nuit du 2 au 3 décembre 1984, le douteux privilège de faire parler d'elle à travers le monde. Une explosion était survenue dans l'importante usine de pesticides de l'Union Carbide voisine et 40 tonnes de gaz toxiques, inflammables au-delà d'une certaine concentration dans l'atmosphère, avaient causé une hécatombe dans la population d'un million d'habitants. Plus tard,

Dow Chemical avait pris la relève de la multinationale en déroute mais, déclinant toute responsabilité, continue de refuser de participer au nettoyage des terres et des cours d'eau contaminés. C'est donc à une population aussi lourdement éprouvée que chichement indemnisée qu'incombent aujourd'hui les frais de l'opération, alors que l'Inde, afin de ne pas décourager les investissements étrangers, avait dû se contenter, cinq ans après l'accident, d'une fraction de l'indemnité qu'elle réclamait devant les tribunaux.

Malgré tout, les conséquences économiques de la catastrophe paraissent secondaires devant les problèmes sociaux qui en ont résulté, en premier lieu, l'effroyable dégradation de la santé des habitants de Bhopal. Plus de quinze ans après, bien au-delà de cent mille personnes continuent d'en souffrir autant dans leur chair que dans leur esprit et, chaque mois, dix à quinze morts peuvent y être rattachées. Bien sûr, il se trouvera toujours un esprit fort pour soutenir qu'il n'y a pas de relation de cause à effet entre des événements aussi éloignés dans le temps. Mais l'on sait bien que, dans des conjonctures semblables, la notion de causalité a toujours bon dos.

C'est peut-être pour cela aussi que le décompte des victimes reste étrangement confus selon l'une ou l'autre des sources. Alors que, par exemple, *le Petit Robert des noms propres* (édition de 1999) affirme qu'il y a eu « plus de 1 000 morts », chiffre rond qu'il faudrait poliment tenir pour plus symbolique que véridique, les autorités locales et les organisations d'appui à la région sinistrée avancent des chiffres beaucoup plus effarants. Elles estiment à vingt mille le nombre de morts attribuables à l'accident jusqu'à présent, en tenant compte des conséquences lointaines de l'inhalation et de l'infiltration des gaz. Les fœtus sont empoisonnés durant leur gestation, les bébés naissent difformes et meurent quelques jours après leur naissance. Les mères sont obligées de se taire afin d'acheter par leur silence complice le pain nécessaire à leur survie et à celle de leur progéniture, du moins celle qui a survécu...

1. South Asian Youth Action : bénévoles de tous âges des communautés ethniques qui participent aux activités théâtrales et parallèles de Teesri Duniya.

## Bhopal

TEXTE DE RAHUL VARMA, EN COLLABORATION AVEC JACK LANGEDIK. MISE EN SCÈNE : JACK LANGEDIK ; CONSEILLER À LA DRAMATURGIE : PAUL LEFEBVRE ; ÉCLAIRAGES : ANDREW CALAMATAS ; COSTUMES : SHEIDA SHOJAI ; DÉCOR : JODY BURKHOLDER, PAUL CHAMBERS ; MUSIQUE : SCOTT MURRAY, BRIAN VOCKEROTH. AVEC SHOMEË CHAKRABARTY (DEVRAJ SARTHI), MICHELINE DAHLANDER (IZZAT BAI), FRANK FONTAINE (WARREN ANDERSON), RACHELLE GLAIT (DOCTEUR SONYA LABONTÉ), NIKIJA MALIALIN (PASCALE SAUVÉ), IVAN SMITH (JAGAN LAL BHANDARI), MILLIE TRESIERRA (MADIHA AKRAM), YOUNG CHOI, ANDREA COCHRANE, CORTNEY LOHNES (GROUPE D'ACTEURS SAYA<sup>1</sup>), SHALINI LAL (LE CONTEUR), JEET PATELM ET ALIYA VARMA (LES ENFANTS). PRODUCTION DE TEESRI DUNIYA THEATRE, PRÉSENTÉE AU MAI (MONTRÉAL, ARTS INTERCULTURELS) DU 15 NOVEMBRE AU 9 DÉCEMBRE 2001.

## Ça n'arrive pas qu'aux autres

C'est justement autour de l'une de ces grossesses à risque que l'auteur de *Bhopal* a construit son drame. Un des cadres de l'usine, d'origine indienne mais formé aux États-Unis, s'évertue à calmer les esprits quant aux réelles conséquences de l'explosion. Il ne lui suffit pas de mentir et de cacher les documents compromettants. Profitant sans vergogne du dénuement de ses compatriotes, il achète à vil prix les enfants et les animaux malades ou morts afin de les soustraire aux recherches de la docteure canadienne Sonya Labonté. Celle-ci s'efforce d'établir une corrélation évidente pour tous entre les gaz toxiques et les affections mortelles qui s'accumulent. Mais son zèle paraît excessif au directeur de l'usine, cela va de soi, et même au ministre des Affaires intérieures indien alerté, de bonne volonté mais incapable de tenir tête aux pressions américaines et à celles de son propre gouvernement. La minute de vérité ayant sonné, il choisira de mettre des bâtons dans les roues de la docteure qui sera renvoyée chez elle, comme on s'y attendait. Le développement scientifique et diplomatique occupe beaucoup de place dans la pièce, non sans quelque insistance dont le didactisme bien intentionné se déroule selon un scénario prévisible.

Par ailleurs, tout comme la mort, la catastrophe ne fait acception de personne. Sur le point de devenir père à son tour et ne connaissant que trop bien les risques graves encourus par les nouveau-nés dont les mères ont été exposées aux gaz délétères, le gérant indien implore son amie de se faire avorter (elle a été gravement brûlée lors de l'explosion et a perdu l'usage des yeux). Ce qu'elle refusera. Elle n'a plus confiance dans l'homme qu'elle aime et dont elle a découvert la duplicité. Peut-être même lui ment-il pour se débarrasser simplement d'un fardeau encombrant ? Il faudra que tous deux assument dorénavant les conséquences de leur complaisance aveugle, non sans l'espoir que leur propre drame éveille les consciences aux dangers industriels consécutifs à une mondialisation dont les pays pauvres semblent devoir faire les frais alors même que l'Occident prétend – refrain connu – vouloir leur bien.

On comprend que l'auteur de *Bhopal* ait essayé d'établir un équilibre difficile entre les aspects informatifs et les aspects humains de la catastrophe de 1984, puisque c'est dans la mesure où les grandes catastrophes sont reflétées dans des destins particuliers qu'elles peuvent atteindre à l'universel, c'est-à-dire nous atteindre par delà le temps et les cultures. J'avoue cependant que la fin de la pièce, alors que le couple des futurs parents s'entredéchire longuement, ne m'a pas semblé échapper à une volonté d'émouvoir *in extremis*, ce qui semble plus le fait des interprètes que de la mise en scène de Jack Langedijk, sobre jusqu'alors dans son refus de l'apitoiement et de tout effet appuyé. Cette retenue avait même paru trop austère en certaines occasions, car elle en venait, par exemple, à nous laisser regarder sans bouleversement la mort d'un bébé que sa mère traîne avec elle dans un panier d'osier lors d'une longue quête d'un remède où le marchandage prenait trop le dessus.





*Bhopal* de Rahul Varma,  
mis en scène par Jack  
Langedijk (Teesri Duniya  
Theatre, 2001). Sur la  
photo : Micheline Dahlander,  
Shomee Chakrabarty et  
Millie Tresierra. Photo :  
Tommy Asselin.

## Coupables et responsables

Somme toute, ce sont là les limites des pièces engagées, dont la plus évidente est que les personnages y sont soumis à une logique démonstrative la plupart du temps sans surprise. Mais le texte de Rahul Varma est animé par une conviction qui sonne comme le cri désarticulé d'un muet, et, par là, d'autant plus troublant. Évitant donc les pièges de la dénonciation manichéenne – d'un côté, les bons, de l'autre, les méchants –, plus soucieux de démontrer et de faire comprendre que de dénoncer, l'auteur ne pointe pas les seuls dirigeants américains, encore que leur responsabilité fondamentale ne fasse aucun doute, mais s'efforce, plus courageusement, de démonter les rouages de la collusion avec les autorités locales et les cadres indiens qui avaient été placés à leurs postes, on s'en doute, pour servir de tampon entre la haute direction et la population, calcul qui s'avérera tout à fait pertinent au lendemain de la catastrophe. L'incurie des fonctionnaires n'est pas ménagée non plus, rien n'ayant été réellement prévu pour les cas d'urgence par le gouvernement indien. En outre, les vérifications d'usage du bon fonctionnement de l'usine étaient approuvées avant d'avoir été faites, parfois même des mois à l'avance, pour épargner aux responsables des voyages longs et perçus comme de pure forme. Il faut dire aussi que la misère obligeait les ouvriers à s'installer avec leur famille tout autour de l'usine, envahissant le périmètre de sécurité réglementaire par un grouillement de bidonvilles, sans égard pour les avertissements qui leur étaient adressés. Mais, à

leur décharge, il faut rappeler que lesdits avertissements étaient le plus souvent rédigés en anglais : les serveurs doivent tous apprendre la langue des maîtres pour mieux les servir, n'est-ce pas ?

Devant ce spectacle qui colle à l'esprit tellement il finit par faire corps avec la douleur qu'il veut montrer, le jugement esthétique ne se sent pas aussi libre que devant une création elle aussi libre, et même ne semble presque pas de mise. Disons simplement que la pauvreté des moyens utilisés sur scène fait de nécessité vertu en ce qu'elle reflète la pauvreté généralisée du milieu dépeint : le spectateur croirait par moments y être, tellement l'atmosphère est pénétrée de cette pauvreté-là, suggérée aussi par des éclairages blafards et une musique lancinante au point de sembler avoir peine à respirer. On joue sur de la terre battue, avec, pour tous accessoires, quelques chaises, deux tables, un banc. Les changements de scène sont ponctués par le redéploiement à vue de quatre paravents transparents, opération dévolue aux acteurs eux-mêmes. Ceux d'entre eux qui ne figurent pas dans une scène se tiennent en retrait, dans des attitudes d'absence et de distanciation. Même si le jeu est inégal, voire hétéroclite, à l'image des accents et des accoutrements très diversifiés qu'on entend ou qu'on voit sur scène, sans doute aussi à l'image de l'Inde et peut-être de notre propre société, le travail d'équipe et l'esprit de solidarité se font sentir partout et compensent généreusement la précarité des moyens. Après le spectacle, non seulement on comprend mieux la tragédie de Bhopal mais l'on voit autrement Montréal, côté théâtre. Et cette nouvelle vision vaut, elle aussi, le détour. À quand donc *Bhopal* en français ? **J**